

JULES SUPERVIELLE

**BOIRE  
À LA SOURCE**

confidences

*nrf*

GALLIMARD









# LES PYRÉNÉES



## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

Je me réveille dans cette chambre que tout d'abord je ne reconnais pas. Et tandis que je me compare à ce qui m'entoure, des noms me viennent à la mémoire : Saison, Bidouze, Joyeuse, Nive... Les affluents de la rive gauche de l'Adour. Je suis à Saint-Jean-Pied-de-Port, chez ma vieille amie Marie X... De sa chambre au premier étage,



## BOIRE A LA SOURCE

j'entends huit heures qui sonnent à la pendule de la salle à manger.

Les horloges sonnent deux fois au pays basque. La première avec un air d'avertir, de mettre en garde. Attention, il est déjà huit heures. La seconde, presque tout de suite après, est pleine de reproches, de ressentiment et les derniers coups s'éloignent de vous, comme s'ils étaient à jamais déçus, froissés.

Les Basques aiment la répétition : désir de ne pas être sec, d'en dire un peu plus et à bon compte. Et la vieille servante, qui vient ouvrir mes volets, me dit en guise de bonjour :

— Vent du Sud, vent du Sud.

Je me fais humble sous les draps, mais elle n'en saura jamais rien.

Je suis à ma fenêtre, une épaule chaude, l'autre froide. Le soleil donne à ma droite.

Soulèvement de poussière tout d'un coup, la grand'route se dresse vers le ciel, et les arbres entrent dans ma chambre, comme ils peuvent, dans un tourbillon de feuilles mortes. C'est leur façon de se

## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

déplacer. Pour tenir tête au mauvais temps les montagnes, sur leurs gardes, bleues de colère...

Des centaines d'oiseaux passent sous mes yeux et il en est un que ma mémoire et ma plume voudraient retenir. Allons le chercher dehors. Non, pas par la fenêtre. Descendons l'escalier, raisonnablement.

Le vent du Sud énerve un peu, rend bavard. Les gens qui se rencontrent sur la route se demandent de leurs nouvelles et, par un signe amical ou quelques paroles, s'exhortent à vivre. J'entends des bribes de conversation : « Pourquoi n'essayez-vous pas d'un peu d'aspirine ? » « A votre place je taillerais mes rosiers. »

Le vent se mêle aussi de donner des conseils à l'oreille : « Fais ton testament. » « Bois un verre de plus », ou bien : « Trompe-la, va, elle n'en saura jamais rien... »

Et parfois, il vous donne un avis, on ne sait lequel, le message n'est pas clair.

Mais jamais il ne parle avec plus d'autorité que s'il dit brusquement à ces

## BOIRE A LA SOURCE

Basques : « Qu'attends-tu pour t'en aller aux Amériques ? N'as-tu pas assez vu ton jambon accroché au plafond, tes chaussures du dimanche sur l'armoire et ton makhila en bois de néflier ? »

Hier soir, on me parlait d'un vieux, père de dix-sept enfants, qui avaient tous pris le bateau à Bordeaux, par deux, par trois, par un, et il n'eut aucun des siens à son lit de mort.

Nous sommes arrivés, Henry Michaux et moi, chez Marie qui a été quarante ans institutrice à Ispoure. Quelle garde enfantine nous imaginons autour d'elle... des enfants de 1892, de 1902, 1912, 1922. Toutes ces jeunes têtes, les unes à côté des autres, derrière les autres. Comme c'est intimidant ! Nous sommes là dans un petit salon aux photos anciennes, encadrées. Et il y a aussi des daguerréotypes sur le papier fleuri du mur, vieux de soixante-dix ans, où l'on distingue encore bien les roses et

## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

même les épines : leur pointe ne s'est pas trop émoussée et je vous assure qu'elles piquent un peu le regard qui s'y attarde.

Deux gravures : l'une dit : « Dévouement », et c'est un terre-neuve qui sauve un enfant sur le point de se noyer. L'autre : « Vigilance », et c'est un autre gros chien qui empêche un aigle d'emporter un enfant que sa mère vient de quitter. Sourire de ces choses me serait odieux : je suis au cœur même de l'amitié. Chaque chose est ici à sa vraie place, et immobile, depuis très longtemps, dans la trame du temps affectueux qui s'écoule.

C'est pour interroger Marie que je suis venu à Saint-Jean. Mais je n'ose pas encore... Profitons de son absence pour consulter ce gros album.

Le photographe avait dit au patient : « Mettez la main sur ce guéridon », et il avait mis la main sur le guéridon. « Tournez la tête un peu à droite, sans bouger les yeux », et il n'avait pas bougé les yeux. Je voudrais qu'on dît : « Obéissant comme chez le photographe. » Les hommes les

## BOIRE A LA SOURCE

plus cruels, les plus indépendants, les plus étranges, menez-les chez le photographe, et ils obéiront.

Ces portraits, pour la plupart, ne représentent plus que des morts. Et chacun d'eux est bien obligé de se contenter maintenant de ce semblant de vie, très humble et très réduite sur le papier, vie dont on ne peut contrôler l'existence, et encore ! que si on ouvre le livre à la page de l'intéressé, et cela pour un petit moment que le mort doit parfois attendre des années, sans être absolument sûr qu'il arrivera jamais. Et comme il essaie alors de se faire beau pour qu'on laisse la page ouverte. Il regarde droit devant lui, comme si, vraiment, rien ne lui était arrivé depuis le jour où il se rendait chez le photographe, de son petit pas de vivant endimanché.

Sur ce visage d'enfant est-ce tristesse ou simplement bouderie à l'objectif ? Je ne saurais le dire, notre expression ne répond pas toujours à ce que nous ressentons véritablement et il faudrait parfois gommer ceci ou cela, corriger le regard. Il m'est arrivé

## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

de paraître glacé, et je n'étais que confus, ou plutôt obscur, et pour moi-même.

Regard, point lumineux qui nous accompagne notre vie durant, regard, le siège même de l'âme peut-être, qui ne doit pas avoir besoin de beaucoup de place. Dès les premiers mois de l'enfant il est là pour toute la vie ce regard qui ne ressemble à aucun autre. Et l'humanité n'est faite que de ces milliards de petits points entre les paupières. Crainte d'être en retard, satisfaction d'être à l'heure, les mille riens qui font la vie de tous les jours, et aussi angoisse, désir, volupté, les guerres et l'amour, tout vient sans bruit de cette vivante et imperceptible pointe du regard humain et tout y va, même si nous baissons les paupières.

Je demande à Marie de me dire ce qu'elle sait de ma première venue chez elle à Saint-Jean. Elle le fait d'une voix vive et naturelle qui se refuse à ajouter la moindre émotion à celle que les faits peuvent faire naître en moi.

« Tu es arrivé à Saint-Jean, de Monte-

## BOIRE A LA SOURCE

video, en octobre 1884. Tu avais huit mois et habitais derrière ce mur dans l'autre moitié de ma petite maison, avec ta grand'mère et son mari (elle l'avait épousé en secondes noces). Tu avais débarqué à Marseille avec tes parents, en septembre. Ton oncle Bernard et ta tante Marie - Anne vous accompagnaient, ils étaient mariés depuis trois à quatre ans, ton père et ta mère les avaient attendus un an à Buenos-Aires pour pouvoir faire avec eux leur « Tour de France<sup>1</sup> », comme on dit au Pays Basque. C'étaient deux frères qui avaient épousé deux sœurs, deux jeunes ménages qui nous arrivaient joyeusement des Amériques.

Il y avait eu des fêtes de famille à Oloron, de grandes promenades en voiture à Saint-Christau et plus loin, du côté des Pyrénées; puis ta grand'mère était rentrée à Saint-Jean ayant fait, de Saint-Palais, le trajet en voiture. La ligne de chemin de fer n'existait pas encore.

Le lendemain matin, à huit heures, à la première distribution, elle reçut un télé-

## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

gramme qui disait, je me souviens des termes exacts :

« Marie malade demande sa mère pour la soigner. »

Ta grand'mère dit : « Il faut que ma fille soit bien malade pour qu'on me rappelle ainsi tout de suite. » On fait venir un landau et elle repart sans tarder. Quand elle arrive le lendemain matin à Oloron, ta mère était morte depuis quelques heures. Elle avait dit : « Je ne me sens pas bien. » Et on dut l'enterrer en pleine nuit. On avait pensé au choléra, on en signalait quelques cas à Marseille où les tiens avaient débarqué. Plus tard seulement on se souvint que ta mère avait bu, à Saint-Christau, près de l'hôtel du Mogol, à un robinet qu'on n'avait pas ouvert depuis longtemps et qui devait contenir du vert-de-gris. Ton père, le seul avec elle qui eût pris de cette eau, s'était alité au retour du cimetière, et il était mort, empoisonné aussi, le samedi suivant. Ta tante Marie-Anne fut si bouleversée par cette double mort qu'on



## BOIRE A LA SOURCE

avait craint aussi pour elle, qui allait répétant : « Ne dites pas que ma sœur est morte. Ce n'est pas vrai... J'ai maintenant trois enfants au lieu de deux. » Et, pour que ta présence ne rappelât pas constamment à ta tante la mort de sa sœur, on t'avait confié à ta grand'mère qui désirait aussi te garder et elle t'avait emmené ici. Tu étais descendu de la voiture en pleurant.

Ta grand'mère te gâtait beaucoup, et ton oncle, qui avait promis à son frère de t'élever, s'en inquiétait un peu. Quand tu fus âgé de deux ans, il vint te chercher avec sa femme et tu regagnas, avec tes cousins, l'Amérique du Sud. Tu revins chez moi, à l'âge de cinq ans, avec ceux que tu prenais pour ton père et ta mère. Au bout de quelque temps tu te mis à dire : « Moi, je veux rester avec Marie de France. » C'est ainsi que tu m'appelais. Cela ne t'empêcha pas de repartir tout heureux. Et je me souviens que votre train dérailla en Espagne. Vous alliez prendre le bateau à Lisbonne, et vous

fûtes tous obligés de descendre dans la nuit et dans la neige. »

Elle se tut un instant, puis parla d'autre chose. Et moi, qui ne savais presque rien de ce qu'elle venait de me dire, je me souvins du jour (je devais avoir neuf ans) où une amie de ma tante, que j'avais toujours prise jusqu'alors pour ma mère, lui dit :

— Dis donc, Marie-Anne, c'est le fils de ta sœur, ce petit ?

Ce ne fut que quelques années plus tard qu'une parente me montra dans un album les portraits de ceux qui m'avaient *donné le jour*. Je ne connais pas d'expression plus belle.

Quand je vais à pied dans la campagne, force m'est d'avouer que j'ignore le nom de la plupart des arbres, bien qu'on m'ait souvent renseigné à leur sujet. Mais je n'écoute pas toujours aussi fort que je le

voudrais. Et en fait d'arbres, je ne connais personnellement que le chêne, le platane, l'ombu, le peuplier — encore faut-il qu'il soit « d'Italie » — et les arbres fruitiers dans la saison des fruits. La campagne me devient presque tout de suite intérieure grâce à je ne sais quel glissement du dehors vers le dedans, à quoi ne participe pas seulement l'esprit, mais aussi les yeux, le nez, la bouche. Et j'ai l'impression d'avancer dans le paysage comme dans mon propre monde mental, soit que l'air très léger semble n'avoir pas touché terre, être l'odeur même du ciel, ou qu'il s'épaississe, au voisinage des fermes, jusqu'à devenir presque aussi nourrissant que du lait frais tiré.

Sur la route de Jaxu, je m'arrête devant un ancien manoir. Une vigne rampe sur le haut du mur peint à la chaux et que le sulfate a bleui : je voudrais comprendre le langage de cette ferme, d'un autre temps, dirait-on. Elle s'exprime aujourd'hui par une chèvre qui en sort, et, deux minutes après, par ces jeunes porcs agi-

## SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT

tant leur tête, et enfin, par une carriole et un homme.

Et que signifie cette poule juchée sur le dos de ce porc à plaques noires ? Ces associations provisoires d'animaux de différentes espèces me touchent toujours. Qui déchiffrera ces hiéroglyphes momentanés ? Je songe aussi à l'oiseau « hornero » que je vis un jour sur les cornes d'un taureau, en Uruguay.

Pourquoi retourner ainsi, chaque jour, voir cet étang, cette ferme pleine pour moi de murmures, de sons qui ont du mal à s'articuler. Que s'est-il passé là ? Peut-être qu'un jour, ici même, mon père... ou ma mère... Ou peut-être que rien, absolument rien.

Nous montons à Aradoy. A nos pieds, les fumées indolentes de la ville, ancienne capitale de la Basse-Navarre, semblent nous dire qu'avec de la patience (et du feu) presque tout est possible, qu'il n'y a jamais lieu de désespérer (ni d'espérer) complètement, non plus peut-être que de s'endormir (ni de se réveiller) tout à fait.



JULES SUPERVIELLE

**Boire à la source**

Boire à la source, c'est s'arrêter et regarder sa vie, les endroits où l'on a passé, les êtres que l'on a connus, ce qui vous a fait ce que vous êtes, avec des yeux de poète et avec des yeux d'homme.

Ce livre nous promène d'Oloron à Montevideo, de la France à l'Uruguay ; mais cet itinéraire sentimental, au cours duquel l'auteur décrit sa jeunesse, son adolescence, fait revivre les parents, les amis, les individus pittoresques, ardents ou touchants qui l'ont entouré, est aussi une succession de tableaux colorés et véridiques qui font à la fois connaître et regretter les pays qu'ils représentent.

*nrf*



9 782070 261505



51-IX A 26150 ISBN 2-07-026150-6

Extrait de la publication